

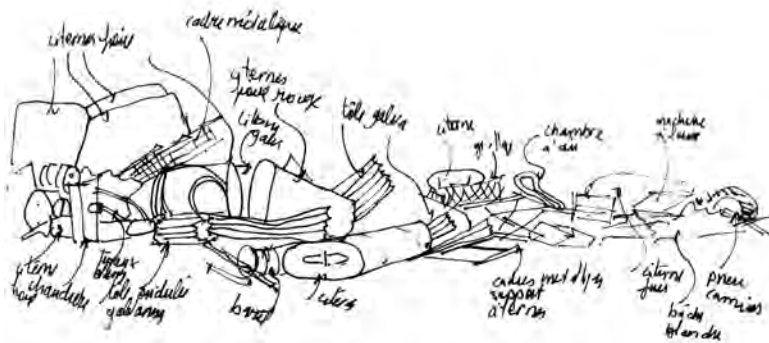
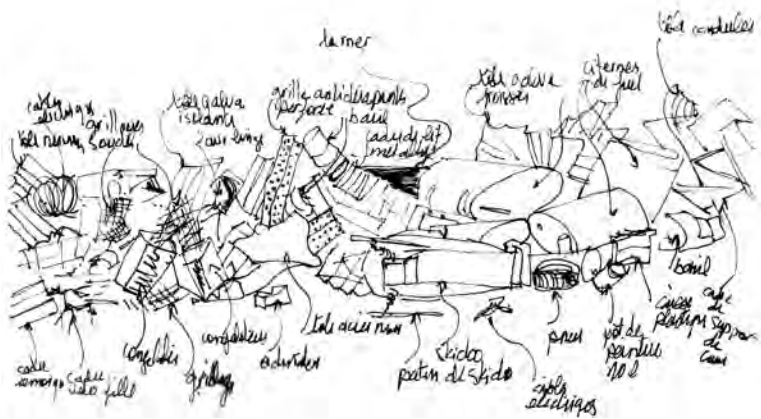
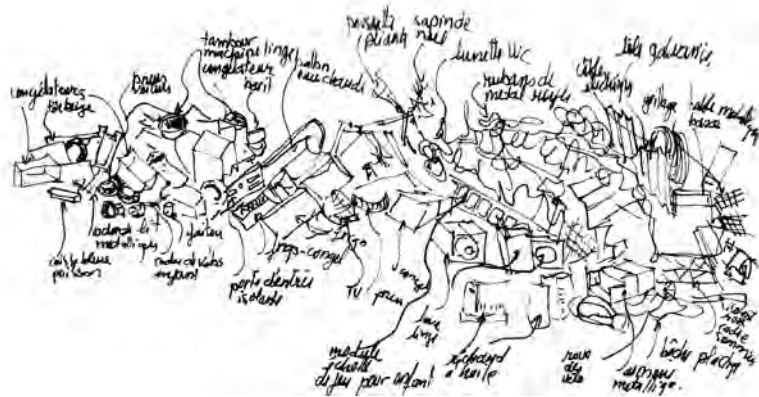
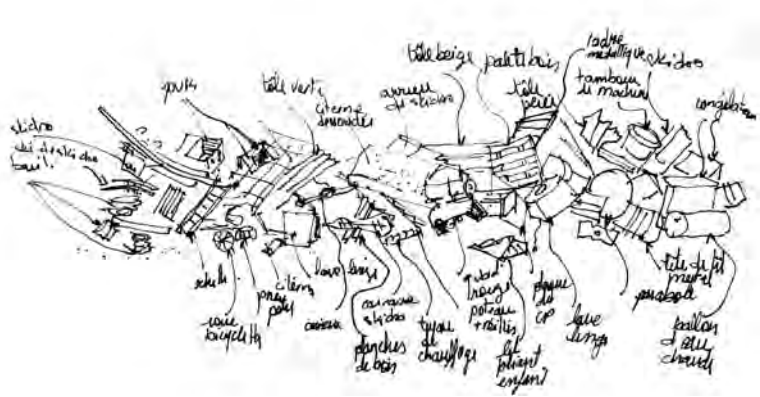
Catherine Rannou

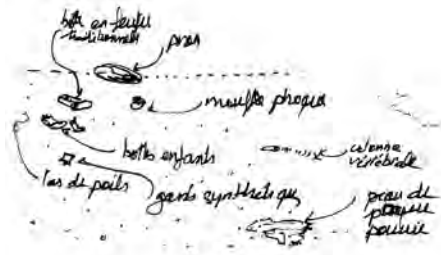
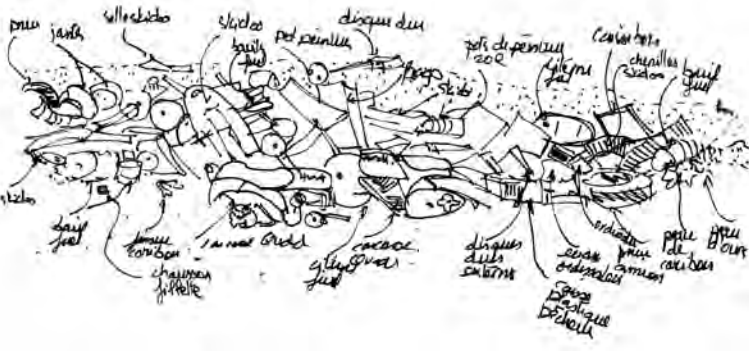
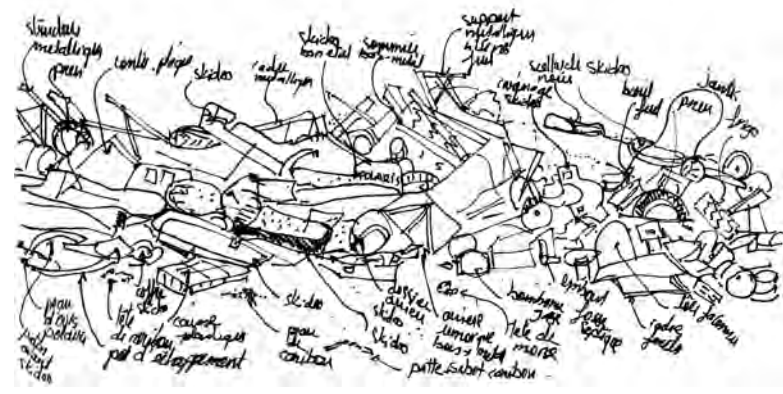
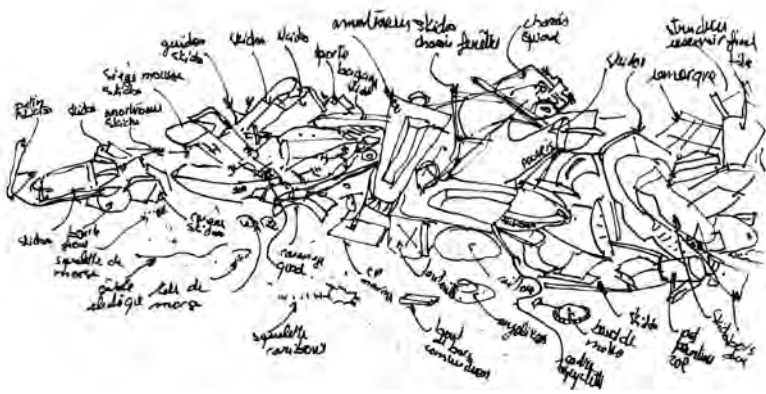
Dump

Igloolik, été 2011.

Feutre sur papier numérisé, photos numériques,
textes, dimensions variées et variables.









État des lieux

Suis depuis plusieurs jours dans la décharge, appelée localement « the dump ».

Les contours du plan que je suis en train de dresser se modifient chaque jour. Toutes les demi-heures environ un nouvel arrivant dépose puis récupère un objet, un fragment de bois « dur », un panneau de contre-plaqué, un bastaing. L'abri que j'avais dessiné hier a disparu et a dû être jugé réparable par quelqu'un. Le coin de l'électroménager se modifie moins que celui du bois.

Essentiellement des planches de contre-plaqué de 120/240, des tréteaux et petits meubles, des caisses d'expédition en bois dur et contre-plaqué, des morceaux d'abris de chasseurs déjà composés de matériaux récupérés, des ossatures de maisons, des panneaux préfabriqués de plus de 4 mètres de long. Un ancien traîneau désarticulé, une tête de caribou en décomposition, un bout de fémur avec un sabot noir au bout, des débris de peaux d'ours, de renards blancs me rappellent à eux seuls où je suis.

Puis un marécage sépare ce coin de celui du métal et des véhicules. De nombreux véhicules à chenilles, de chantier, de transports collectifs, très peu de voitures de tourisme. Aucune voiture récente. Il n'y a pas cet envahissement par les pneus que l'on peut rencontrer dans le monde entier. En revanche des centaines de Ski-Doos (scooter des neiges) et de quads sont désossés. Des patins avant et des chenilles entrelacent ces insectes noirs étranges et particuliers aux régions du Grand Nord.

Puis une vague « tsunamiquesque » de machines à laver le linge, de congélateurs, de frigos surplombe les Ski-Doos. De nombreux vélos d'enfants, de rubans métalliques de gerbage, des « caisses bois », des sommiers métalliques, des échelles et des portiques de jeux, des citernes, ballons d'eau chaude et objets la plupart identifiables, construisent cette vague scélérate.

Avant hier j'entendais des gémissements comme des voix venues de l'intérieur d'une maison, c'était étrange et familier à la fois. La décharge est habitée des frottements de ces objets désarticulés. On s'y sent toujours épié et proche de quelqu'un d'invisible.

Maintenant c'est ici, après la maison de Guillaume et d'Annie, que je rencontre la plupart des Inuit. Ils viennent déposer quelques déchets puis font une inspection scrupuleuse de l'ensemble des secteurs de la décharge et repartent en général avec quelque chose de plus précieux que ce qu'ils ont déposé. Ils me connaissent et chaque fois ils me questionnent sur ce que je cherche puis sur ce que je fais. Les dessins les touchent beaucoup mais à chaque fois silence, regard approbateur, sourire esquissé et ils repartent sur leurs « 4 roues » suivis de leurs remorques plus ou moins remplies.

Terry cherchait du bois pour réparer la cabine de son bateau d'alou, Wayne bricolait des quads pour trouver des pièces, mon voisin sculpteur cherchait pour son camp de chasse une traverse de bois massif pour sa tente, Juliana du contre-plaqué pour faire une tête de lit recouverte de tissu pour sa fille, un chasseur me précisait qu'il cherchait telle longueur de clou pour réparer son abri, et si j'en voyais, de penser à lui. Il me glissait qu'il revenait de Baffin et avait fait une super chasse. Et puis des vêtements aussi, des chaussures et quelques livres, peu de papiers mais surtout des petits bouts de peaux, de fourrures délicates ou rêches trop petites pour faire des moufles ou pas assez bien traitées pour être utilisées. Je dessine tout cela, faisant maintenant dos à la toundra, toujours un peu inquiète de la venue d'un ours ou d'un de ces chiens de traîneau errants devenus quasi sauvages...

Lieu de résistance

Plus je dessine la « dump », plus je la trouve à échelle humaine, sorte de décharge européenne des années 50 qui a encore peu de plastiques, de pneus et l'électronique commence tout juste à s'y installer.

Je comprends petit à petit combien cette décharge est utile et offre une alternative aux constructions standard proposées par le gouvernement canadien. C'est ici que tous les matériaux sont récupérés pour construire les « shacks » des chasseurs ou les extensions des logements sociaux (95% des logements du village) ceux-ci n'ayant pas de remises pour le matériel et tous les travaux informels et de subsistance. Aller à la décharge est une forme de résistance à la consommation et devient le lieu d'ingéniosité, de résistance silencieuse finalement à la normalisation canadienne. C'est un lieu de troc, de liberté. C'est aussi le moyen d'avoir tout de suite une solution, une réparation, un abri. Un bateau porte-conteneurs ne passe qu'une fois par an pour livrer les matériaux, véhicules, etc.

Le bateau arrive demain dans la nuit, la décharge et la plage vont changer de visage et devenir le centre du village. Les « caisses bois » sorties des containers seront ouvertes sur le rivage et viendront, une fois vidées, en remorque à la décharge, les 40 containers retournant quant à eux sur le bateau.

Des matériaux quasi neufs sont aussitôt récupérables. C'est la ruée à la décharge : les Inuit stockent des ressources venues du sud pour l'hiver.

Extrait du protocole en ligne :
Igloodik, « là où il y a des maisons », 2011.

Précisions à-propos du protocole
Igloolik, « *là où il y a des maisons* »
(<http://catherine-rannou.fr/>):

En Arctique, au Nunavut, un village se nomme Igloolik. À la croisée de nombreuses pistes de chasse inuit, à l'entrée du passage du Nord Ouest, il est un lieu stratégique et fragile. Le village est composé de maisons standards canadiennes. Les Inuit, maintenant sédentarisés, sont passés du jour au lendemain de la maison ronde à la maison carrée. Ils vivent le « confort occidental », tout en l'adaptant plus ou moins à leurs pratiques ancestrales. Comment s'arrangent-ils de ces transformations, de ces colonisations ? Quelles autonomies énergétiques et politiques leur sont possibles ?

Ces questionnements sont l'occasion d'un protocole entre Catherine Rannou, artiste et huit personnes* qui réagiront sous forme de notes de bas de page, aux textes, images films qui seront adressés régulièrement par l'artiste, pendant ses déplacements et séjours à Igloolik.

Il sera question dans cette correspondance numérique, de colonisations de territoires, de cartographie, d'architecture, de technologie, de gestion de déchets, de rebuts, d'autonomie, d'import-export, de distorsion des temporalités et des repères spatiaux, de logistique.

Ce sont des relevés qui mesurent par leur cumul et leur chronologie l'espace parcouru. Les échelles des mesures sont variables, les sujets également. C'est un regard transversal, une vision en « coupe 3d » et en mouvement d'une partie du territoire arctique.

* Christine Lapostolle (écrivain), Annick Bureaud (commissaire et critique), Christophe Camus (sociologue), Jérôme Guéneau (architecte), Rafael Magrou (critique d'architecture), Roselyne Quemener (chercheuse-productrice), Hervé Regnault (chercheur-géographe), Catherine Voison (chercheuse-artiste).

Ce projet est réalisé grâce à l'aide à la mobilité des artistes de la Région Bretagne et de l'Institut Français, l'aide à la création de la DRAC Bretagne et du Conseil Général du Finistère, avec le soutien logistique de l'Institut Polaire Paul Émile Victor (IPEV Brest), l'association Artcirq, l'Arctic Perspectiv Initiativ et les artistes Matthew Biederman et Marko Peljhan. L'œuvre en ligne est produite grâce à la Région Bretagne et l'Institut Français.